



LE PHILOSOPHE COSIGNE UN NOUVEL OUVRAGE

# Jean Romain s'essaye au plouc et replouc

Avec la complicité de notre confrère Stéphane Berney, Jean Romain publie chez Slatkine un essai intitulé «Ploukitudes». Sous la forme d'une série d'entretiens, il dresse un portrait presque affectueux du plouc contemporain, qui un peu comme Manuel Valls qu'on adorait détester, finit à force de manœuvres pour exister par faire de la peine et susciter sinon l'affection, du moins une certaine empathie. Jean Romain répond ici aux questions de Tout l'Immobilier.

**- Qu'est-ce qui différencie «votre» plouc du prolo, du beauf, du péquenot avec lesquels on le confond souvent?**

- Plouc était le nom que donnaient jadis les Parisiens aux Bretons qui venaient chercher fortune dans la Ville lumière: des gens un peu lourds et mal adaptés à ce nouveau milieu et à ses habitudes. Mais le plouc n'est pas un imbécile, c'est aujourd'hui un être qui supporte mal de ne pas pouvoir suivre le mouvement perpétuel d'une société qui a fait du changement et du bougisme ses principaux projets. Pour survivre, il lui faut donner le change, et ainsi adopter des attitudes qui lui permettent de se fondre dans la foule des branchés, afin de ne pas paraître trop balourd. Il est amateur de toutes les modes: c'est sa tenue de camouflage. Cela passe par des expressions comme «vivre-ensemble», «que du bonheur», par la volonté de redevenir adolescent, par la fréquentation des lieux où on «s'éclate», par l'approbation du relativisme culturel, autant de subterfuges dont parle cet essai avec un brin d'humour. Et puisque notre monde change plus vite que celui des Bretons de jadis débarqués à Paris, le plouc se retrouve un peu partout parce qu'il ne veut pas être le perpétuel largué. Ainsi ce sont des attitudes (des plouc-attitudes, des ploukitudes) qui le caractérisent,

et non une génétique, un milieu social, ni une appartenance politique.

Le beauf, lui, est vulgaire et inculte; ce n'est pas le cas du plouc. Le prolo est un travailleur; le plouc consacre beaucoup de loisirs à sa passion de ne pas être démasqué. Quant au péquenot, cet individu peu dégourdi vivant à la campagne, il est éloigné du plouc, urbain et très citadin.

**- Comment assumez-vous la tranquille assurance avec laquelle les bien-pensants médiatiques et politiques vous poussent peu à peu dans la catégorie des penseurs réacs?**

- Ils m'y poussent de moins en moins! Lorsque je prônais, il y a vingt-cinq ans, une école qui enseigne et ne considère par l'élève comme un client ayant tous les droits et aucun devoir, on me traitait de réactionnaire... Presque tout le monde est aujourd'hui sur ma ligne. Dans les faits, ces bien-pensants ne sont pas si nombreux, mais ils sont bruyants parce qu'ils prennent leur aveuglement pour le sommet de la résistance. Une partie d'entre eux pense pouvoir comprendre le XXI<sup>e</sup> siècle avec une grille d'interprétation du XIX<sup>e</sup> siècle; une autre partie se contente d'approuver le monde comme il va, en pesant toutefois de manière incantatoire contre



les inégalités, en maugréant contre une société qui laisse trop de gens sur le chemin. Ils ont raison de pester, mais cela reste le plus souvent de l'ordre du constat. Cependant, ils commencent à s'habituer au fait que la plupart des intellectuels ne sont plus de gauche. Car cette partie de la gauche n'a aucune idée neuve, elle se contente de désigner ses adversaires et de s'offusquer au passage; elle est passée de l'engagement à l'indignation. Au fond, cela m'amuse de recenser les quelques gesticulations d'un petit peuple sur le déclin.

Cela ne fait cependant pas d'eux des ploucs, mais cela en fait des grands-pères grognons qui s'accrochent à des notions en partance. Il est parfois si difficile d'admettre qu'on est ringard, et il faut un peu de courage aussi.

**- Comme le propre du gentleman est de ne jamais avoir à dire qu'il est un gentleman, le propre du plouc est-il de ne pas savoir qu'il est plouc ?**

- Contrairement au «con» qui s'ignore, le plouc a une certaine conscience de son décalage. Pas toujours très claire il est vrai, parce que le mouvementisme qui nous entraîne nous empêche le plus souvent de nous regarder tels que nous sommes. Pour prendre conscience de soi, il faut un temps de repos; le plouc n'est pas fatigué de lui, et le repos lui semble, dans une société qui ne valorise que les loisirs et les jeux, l'indice d'une faiblesse inavouable. Mais il peut même être gentleman à ses heures, car, vous l'avez compris, on n'est pas un plouc une fois pour toutes: ce n'est pas un destin, c'est une posture de protection.

**- Pensez-vous que nous sommes appelés à côtoyer de plus en plus de ploucs, voire à en devenir nous-mêmes, et comment se prémunir de cette perspective angoissante?**

- L'antidote à la ploukitude est la conscience du tragique de l'Histoire, la résistance au conformisme néomoderne et au vide orga-



**Jean Romain.**

nisé par les médias. Ce tragique historique est le terreau de l'humour, de la légèreté, de la solitude choisie, de la marche intérieure, du sens des limites et des frontières, de la tenue. De la lecture, de la musique, et de ce qui élève. Tout regard dirigé vers le haut est un médicament contre la ploukitude. Ce qui

combat les béni-oui-oui, ce qui refuse la régression vers l'enfance de notre société, est bienvenu. Un homme qui rit (et qui sait aussi rire de lui-même) est déjà un homme disposé à ne pas céder à la lourdeur ambiante. Car le vide est terriblement lourd, tout comme le divertissement, terriblement ennuyeux. Quant aux débats où tout le monde est d'accord pour qu'au final on s'inscrive du côté du Bien calibré, ils sont épuisants parce qu'on ne gagne plus avec la vérité la plus vraie ni avec la justice la plus juste, mais avec la larmoyance la plus larmoyante.

Il est certain que le corollaire d'un monde qui accélère, qui ne sait pas où il va, qui a perdu l'amitié des causes finales, qui tient la consommation pour le sommet de ce qu'il peut proposer, qui a fait de la fête et du jeu des buts en soi, qui a vidé l'école de sa subs-



tance, qui fait du bruit jusqu'au sommet des pistes de skis, qui pense que dire «tête-de-choco» est un réel obstacle au racisme, et qui se divertit jusqu'à en mourir, le corollaire de ce monde est le plouc. Car ce plouc ne le supporte plus, et parce que surtout il tient sa légitime angoisse de ne pas être dans la course, de ne pas être un *winner* ni un perpétuel branché, pour une faiblesse. Alors que c'est une force! ■

*Propos recueillis par François Berset*